

beaux appartements, de l'argent déposé sans compter. Chaque fois, la prudence lui ayant manqué, l'orgueil l'ayant grisé, il avait voulu doubler ses revenus, car son désir de jouissances s'augmentait de tout son luxe même, et la ruine l'avait rejeté dans les expédients voisins des escroqueries.

Pour l'instant, Patoche ne savait où donner la tête. Son habit gras et râpé, sa chemise vieille de huit jours, jaune au col et fripée sur le devant, ses souliers éculés, tout trahissait chez lui la misère, non point la pauvreté honnête et fière qui force les riches au respect, mais la misère sale qui est née dans les débauches et qui a comme un relant écœurant et fade de tous les mauvais lieux parisiens. Il n'avait plus de domestiques ni de garçon de bureau depuis longtemps. Il faisait sa cuisine lui-même ou bien allait manger une portion dans quelque petit restaurant du voisinage, souffrant beaucoup de se serrer le ventre, car il était grand buveur et grand mangeur.

Patoche alla s'asseoir à son bureau et du geste il indiqua une chaise à Marjolaine. Il admira un instant celle-ci, en connaisseur, mais il avait trop l'habitude du pavé parisien pour s'y tromper. Celle-là était une honnête fille, cela se lisait sur sa physiologie franche et énergique.

—Que désirez-vous de moi, mademoiselle ?

—Monsieur, j'ai vu que vous vous occupiez de ventes de fonds de commerce. J'ai pensé que vous pourriez peut-être me guider, me renseigner.

—En quoi, s'il vous plaît ? interrogea Patoche qui flairait une affaire et dont les petits yeux bridés s'allumèrent tout à coup. Voudriez-vous céder un fonds ?

—Au contraire.

—Acheter, alors ?

—Oui. Je suis modiste. Je voudrais être à mon compte. Je connais mon métier. Je suis sûre de pouvoir joindre aisément les deux bouts en servant ma clientèle parisienne et en fabriquant des chapeaux bon marché pour l'exportation dans l'Amérique du sud.

—Permettez-moi une question. Vous avez de l'argent ?

—Un peu.

—De quelle somme pouvez-vous disposer ?

—D'une vingtaine de mille francs.

—Actuellement disponibles ?

—Oui. Ils sont déposés chez un notaire de Clermont-Ferrand.

—C'est votre pays ?

—Non. Je suis née en voiture, dit-elle en riant. Mon père était rétameur et nomade. Pourtant j'ai passé ma jeunesse à Villars, dans les Monts-Dore.

—Vous vous appelez ? Vous demeurez ?

—Marjolaine Routard, chez Mlle Marie, rue du 4 Septembre.

Patoche inscrivit le nom et l'adresse sur un block-notes. Mais tout en inscrivant le nom, il fronça le sourcil, les yeux fixes, comme un homme qui cherche un souvenir qui lui échappe.

—Routard ! se disait-il, Routard...

Mais il ne trouva rien sans doute, car il parut n'y plus penser.

—Veuillez revenir dans quelques jours, mademoiselle ; ou même je vous écrirai, lorsque j'aurai quelque chose à vous proposer. Ce sera plus commode. Vous ne vous dérangerez pas. Etes-vous pressée ?

—Non monsieur.

—Alors, cela ira bien. Nous pourrions choisir.

—Je vous ferai remarquer seulement, monsieur, qu'il ne me sera pas possible d'employer entièrement les vingt mille francs dont je dispose au paiement de ce fonds de commerce. Il me faut du crédit. J'aurai besoin d'une mise en train.

—Nous arrangerons cela, dit Patoche paternellement. Vous donnerez dix mille francs comptant. Il vous en restera dix mille pour vous mettre en train. Le surplus du prix, vous l'acquitterez par paiements successifs, assez espacés pour que vous ne soyez pas inquiète.

—Merci, monsieur, c'est tout ce que je désire.

Marjolaine prit congé, reconduite jusque sur le palier par Patoche, très poli, qui la saluait encore quand elle était en bas. Et, en rentrant, Patoche se répétait :

—Routard ? Routard ? Où diable ai-je déjà en-

tendu prononcer ce nom-là ? car certainement je l'ai déjà entendu.

Mais il eut beau chercher, il ne trouva rien.

Quelques jours après, Marjolaine recevait une lettre qui la convoquait chez Patoche. Enfin, un mois après, car les choses allèrent très vite, la jeune fille était installée dans un élégant, mais petit appartement de cette partie du boulevard Haussmann qui avoisine l'Opéra. Son salon était meublé. Elle avait deux ouvrières. Sa clientèle était sérieuse.

—Maintenant, se dit-elle, je n'ai plus qu'à gagner de l'argent afin que mon Jacques ne soit pas trop pauvre quand il aura gagné ses galons d'officier.

Le long du balcon de son deuxième étage s'étalait son joli nom en longues lettres dorées :

MARJOLAINE

Et elle n'attendait plus maintenant que le retour, ardemment souhaité, de Jacques pour être heureuse. Elle avait été forcément en relations assez fréquentes avec Patoche. Celui-ci ne lui plaisait guère. Elle devinait en lui de la fausseté, des instincts bas et orduriers. Cependant il avait toujours été pour elle plein d'égards, n'avait jamais manqué au respect qui lui était dû. Elle n'avait, en sommes, rien à lui reprocher, que la répulsion instinctive qu'elle éprouvait pour lui. Et même elle lui devait quelque reconnaissance, car il avait mené rondement et pour le mieux de ses intérêts toute cette affaire de vente et d'arrangements.

Patoche revenait donc la voir, de temps en temps. C'était lui, du reste, qui était chargé de recevoir les paiements régulièrement espacés du fonds qu'il avait vendu. Ces visites ne se passaient pas sans quelque causerie. Marjolaine intéressait Patoche.

Il soupçonnaient, sans se rendre compte des motifs de ses soupçons, un mystère dans la vie de la jeune fille. Et toujours, sans savoir pourquoi, mais se laissant guider par son flair de vieil escroc, il espérait gravement que Marjolaine serait pour lui le prétexte de quelque bonne aubaine qui le mettrait à flot. Et cette fois, l'argent revenu, il se promettait bien de ne plus le laisser partir. Mais d'où viendrait la bonne aubaine ? Aux aguets, l'attention sans cesse éveillée, il ne perdait rien de ce qui se passait autour de lui.

Et un jour qu'il entra chez Marjolaine, il aperçut, encadrée, sur la cheminée, près de la pendule, la photographie d'un tout jeune sergent d'infanterie, médaillé. Jamais Marjolaine n'avait fait allusion à Jacques devant Patoche. Et jamais non plus, depuis qu'elle était sortie de chez Mlle Marie, son ancienne patronne, elle n'en avait ouvert la bouche à qui que ce fût. Le cœur a besoin de confidences. Mais, dans la solitude où elle vivait, Marjolaine n'avait personne à qui se confier. Toute la journée au travail, les dimanches comme les autres jours, elle ne s'absentait que rarement pour aller chez Mlle Marie et ses visites étaient courtes. Elle se trouva donc pour ainsi dire désarmée lorsque Patoche, avec un air d'intérêt lui demanda :

—Quel est ce sous-officier ?

—Mon frère, dit-elle.

—Tiens, vous ne m'en aviez jamais parlé.

—Eh bien, je puis vous en parler, maintenant, car vous ne serez pas longtemps sans le voir.

—Où est-il ?

—Au Tonquin, où il a gagné son grade et la médaille militaire en sauvant son commandant, M. George de Cheverny, et en se battant comme un lion à la prise de je ne sais quelle redoute.

Au nom de Cheverny, Patoche avait fait un mouvement.

—M. de Cheverny ? dit-il. N'est-ce pas lui qui a épousé Mlle Marguerite de Pontalès ?

Marjolaine se mit à rire.

—Je ne sais pas, moi monsieur Patoche, dit-elle, je ne le connais, cet officier, que par les lettres de Jacques. Je sais, par exemple, que M. de Cheverny lui témoigne la plus vive amitié et Jacques m'a rapporté un mot qu'il lui avait dit : « Vous n'avez point de famille. La mienne sera la vôtre. » C'est gentil, de la part d'un officier, de dire ces choses-là à un soldat. Aussi je l'aime déjà, moi, ce M. de Cheverny.

—Pas de famille, dites-vous ? fit Patoche que le mot frappa. Ce n'est pas tout à fait exact, puisque vous êtes sa sœur ?

Marjolaine ne fut pas longtemps embarrassée. Evidemment elle ne pouvait cacher à ceux qui l'entouraient, à ses amis, à ses ouvrières, à ses clientes, que Jacques n'était pas son frère. On le découvrirait quelque jour et les commentaires injurieux iraient leur train. Mieux valait être franche.

—Jacques est mon frère par l'affection dit-elle, mais il n'a aucun lien de parenté avec moi. Du reste, qu'il soit ou non mon frère, nous nous aimons comme si nous étions nés du même père et de la même mère.

—C'est vous qui l'avez élevé ?

—C'est moi.

—Dans quelles conditions ? Ce n'est pas un secret ?

—Mon Dieu, non. Tout le monde, à Villars, vous raconterait la chose. Jacques est un enfant que nous avons trouvé. Comme personne ne le réclamait, mon père l'a gardé, bien que nous fussions très pauvres. Et c'est tout.

—Vous ne vous êtes pas inquiétés de savoir quels pouvaient être les parents ?

Elle mentit.

—Si, mais les recherches de mon père n'ont pas réussi.

Depuis longtemps, Marjolaine s'attendaient à ce que, un jour ou l'autre, on lui adresserait quelques questions au sujet de Jacques. Elle se rappelait ce que son père, le vieux Routard, lui avait maintes fois répété : « Notre petit Jacques a des ennemis féroces. Le livrer à ces misérables, c'est le condamner. Donc, lorsqu'on nous interrogera, nous nous tairons. Se taire, ce n'était pas toujours facile. Aussi Marjolaine, qui était une fille prudente, avait arrangé certains détails qu'elle pouvait révéler sans crainte de faire découvrir la vraie personnalité de Jacques.

Jacques, c'était son bien, sa chose, son unique bonheur ; Jacques, c'était celui qu'elle aimait de toute sa tendresse et de toute son ardeur ; elle n'en aimerait jamais un autre ; elle se connaissait assez pour en être sûre ; eh bien, ce bonheur, cet amour, son Jacques, elle ne voulait pas le perdre. Elle était jalouse de le garder, pour elle toute seule, et elle voulait éloigner aussi, de sa tête chérie, jusqu'à l'apparence même d'un danger. Quand Patoche poursuivit ses questions, ce fut sans hésitation qu'elle répondit. L'homme d'affaires était resté quelques minutes sans parler. Il réfléchissait. Pourquoi venait-il brusquement de se rappeler, après des mois, où et dans quelles circonstances il avait entendu ce nom de Routard, qui était celui de Marjolaine ! La mémoire de ces singularités. Il se l'était demandé, à plusieurs reprises, depuis le jour où il s'était trouvé en relations avec Marjolaine. Puis, il avait fini par n'y plus penser. Et tout à coup la lumière s'était faite.

—Routard ! un rétameur nomade ! Qui avait une petite fille avec lui dans sa voiture. C'est cela !

Et il se rappela que quelque temps après que Julien Rémondet fut mort après la disparition du fils de Marguerite, emporté par son père, Mlle de Cheverny était partie en voiture à travers la forêt de Russy et la forêt de Boulogne, allant de hameau en hameau, de maison forestière en maison forestière, à la recherche du pauvre petit. Elle était revenue harrassée, presque mourante, sans avoir rien découvert.

Alors, lui, Patoche, flairant une affaire, espérant que la possession d'un secret pareil vaudrait pour lui, plus tard, une fortune, car il était homme à user de ce secret sans scrupules, lui, Patoche, était parti à son tour, sans prévenir personne à Malpalu. Il avait refait le triste calvaire de Marguerite, furetant partout, s'informant, interrogeant par des questions détournées. Il n'avait rien su, lui non plus. Seulement, à deux reprises, on lui dit, à Mont et à Chambord, qu'aucun étranger, aucun nomade n'était passé dans le pays, depuis quinze jours, à l'exception d'un rétameur ambulant nommé Routard, lequel réparait chaque année dans la contrée à la même époque.

—Où était-il passé, ce Routard ?

Patoche essaya de le rejoindre, mais il ne put retomber sur sa trace. L'année suivante, Routard ne revint pas. Et il abandonna toute espérance